

Le lendemain, nous commentions le match joué la veille en attendant impatiemment le week-end pour reproduire nos prouesses. Les internes attendaient quant à eux la balade hebdomadaire du samedi qu'ils entamaient après le repas de midi pris dans le réfectoire sous un tohu-bohu amplifié par le tintamarre des fourchettes venant se cogner contre les tables en signe d'impatience. Il faut croire que nous fûmes à certains moments irrespectueux par ces odieux gestes envers les serveurs qui pourtant faisaient de leur mieux pour servir les gourmands étudiants que nous étions. Bien plus tard, nous apprîmes que pas moins de quatre cents rations quotidiennes étaient minutieusement préparées par le chef cuisinier Alliche et ses adjoints. Qu'était grande notre honte, il ne nous restait plus qu'à reconsidérer notre forfaiture et rendre hommage à ces honorables personnes. Depuis, une sincère amitié s'était nouée entre nous.

Il arrivait, quoique rarement, à certains d'entre nous de se diriger suite à ce repas vers l'infirmerie pour cause d'intoxication alimentaire. Là, le docteur Epifanie, médecin du lycée, nous administrait des remèdes miracles. Il faut croire que nombreuses étaient les familles sétifiennes qui ont eu recours à ses consultations. Il n'hésitait jamais à se rendre à leur domicile où qu'il se trouvait et peu importe les conditions climatiques. Ce fabuleux médecin qui parlait parfaitement l'arabe, communiquait plaisamment avec nos parents et sauva nombreux d'entre nous. Les élèves épargnés par cet aléa et autorisés à quitter le lycée devaient impérativement se mettre sur leur «31» et gare à ceux qui ne se sont pas assez appliqués à cirer leurs souliers : les maîtres d'internat et surtout Monsieur Chemoun veillaient à perpétuer ce rituel.

Nous déambulions, joyeux à travers les rues de notre ville, aisément reconnaissables de par notre tenue soignée, les badauds nous montraient du doigt en lançant : «voici les collégiens.» Cette sortie nous permettait de rencontrer notre dulcinée souvent élève du lycée Malika Gaïd. Les plus chanceux, donc ceux qui avaient assez de pièces dans leur poche, les invitaient au cinéma du coin où à ce lieu magique qui avait pour nom «la Potinière». Sur les chaises et tables en osier de cette conviviale cafétéria, au milieu d'une décoration qui ne laissait personne indifférent, nous sirotions de délicieux chocolats chauds servis par de jeunes femmes bien coiffées et constamment souriantes. Elles nous taquinaient du regard quand il s'agissait de nous servir le remarquable baba au rhum qui faisait le bonheur de nos papilles et la réputation de «la Potinière»; il faut dire qu'une certaine sympathie doublée d'une complicité s'était instaurée entre elles et nous. Devant leur magistral sourire, le pourboire était de mise. Elles nous le rendaient bien en nous gardant la même table pour la semaine d'après. Des décennies plus



Lycée des filles Malika-Gaïd.

tard, ce lieu enchanté, qui fit la joie d'une grande partie des adolescents de Sétif, fut remplacé par un magasin de vaisselles... Nous passâmes ainsi, tristement, du baba au rhum aux assiettes made in China.

Ceux qui avaient moins d'argent se dirigeaient avec leurs copines vers le jardin d'Orléans où ils pouvaient entre autres admirer les ruines romaines. Ils

dîner de 19 heures dont nul ne pouvait se soustraire se déroulait dans un brouhaha indescriptible. Les éclats de rire se mêlaient au bruit récurrent des cuillères venant racler nos assiettes. Il était pourtant aisé à une personne de mettre un terme à ce vacarme par sa seule présence. Nous gardons en nous son visage expressif affublé d'une paire de moustaches en guidon.

deur l'ensemble de mes condisciples. C'était un après-midi de décembre 1961, le 11 du mois exactement. Nous étions dans la cours sud, les flocons de neige s'échouaient sur nos épaules et le drapeau du colon flottait sur notre tête. Spontanément, retentit du fond de la cour un air que nous connaissions, il se propagea rapidement à toutes les cordes vocales. Un frisson de bravoure nous traversa le corps, nous nous mîmes à chanter tel un seul homme le chant des partisans «Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux...». Un jeune camarade pas plus haut que trois pommes, en l'occurrence Attar Abdelmadjid, qui fut par la suite ministre de la République, sortit soudain de son cartable un emblème que créa par un génial coup de croquis un jour de printemps 1945 notre aîné Chawki Mostefaï ; un autre ancien élève du lycée, qui devint pas la suite un des artisans des négociations de 1962. Cet emblème, c'était le nôtre, ce magnifique drapeau était celui de la future République algérienne... que d'émotions ! Merci à vous honorable aîné Chawki d'avoir créé le plus bel étendard qui soit.

Je ne peux terminer cet article sans avoir une pensée pour mon aîné, mon ami, celui dont les qualités humaines étaient proportionnelles à son physique. Je parle bien évidemment de Benabid El Hadi, connu sous le sobriquet de BAO. Cet homme restera toujours dans notre mémoire de par sa générosité et sa bonté. BAO fera partie de nous-mêmes jusqu'au jour où nous serons de nouveau... avec lui. J'ai plaisir à me souvenir quant à la fin des cours de

élèves afin de prendre part à ce festin. Ce rituel perdurait dès qu'il était de service. Il m'arrivait d'y avoir droit deux fois. Merci l'ami. Des décennies plus tard, lors de nos voyages en groupe vers la ville qui nous a vus naître, il nous arrive de montrer du doigt la plaine de Mezloug où nous avions passé des moments inoubliables et réalisé notre plus belle opération. Sous la férule de M. Mokrani, alors surveillant général, chacun de nous prenait à cœur le plaisir qu'il avait : planter le maximum d'arbustes pour revenir ensuite les arroser. Que de bousculades, de rires, de fierté avaient accompagné ce reboisement. Lequel était ponctué par un repas gargantuesque : du pain, du fromage et deux tranches de cachet. D'aucuns se souviendront de cette journée... Quel régal !

Insatiables que nous étions, la même opération eut lieu sur les versants de la cité Belair et se prolongeant jusqu'à Fermatou. Cinquante ans plus tard et des rides en plus, rassemblés autour d'une grande table, nous racontons nos histoires de jeunesse, nous rions de nos aventures passées et parlons de nos souvenirs. Nous évoquons à chaque fois Lakehal, Nevada, Maïza, Epifanie, Millara et Robreau, Nouiouat..., des femmes et des hommes qui nous ont appris à grandir. Je vois dans les yeux et les sourires de mes amis, la fierté d'avoir été élèves du lycée Albertini aujourd'hui Kérouani et la nostalgie de cette jeunesse sétifiennne. Je vois aussi dans leur regard une lueur d'espoir. L'espoir que nos enfants et petits-enfants puissent raconter un jour en l'espace

**Nous déambulions, joyeux à travers les rues de notre ville, aisément reconnaissables de par notre tenue soignée, les badauds nous montraient du doigt en lançant : «Voici les collégiens.» Cette sortie nous permettait de rencontrer notre dulcinée souvent élève du lycée Malika-Gaïd.**

s'asseyaient sur des bancs et se délectaient du paysage qui s'offrait à leurs yeux. Les plantes étaient minutieusement taillées, le gazon méticuleusement tondu, le chant des oiseaux s'ajoutait à la beauté de ce lieu où l'on respirait la sérénité. A proximité d'eux, des femmes se rencontraient autour d'une cafetière pour faire de la broderie ou des mots croisés. Leurs rires venaient égayer ce lieu féérique.

D'autres, ceux qui n'avaient plus rien dans les poches, se contentaient de faire la marche à pied jusqu'à Bousselam et retour. Après ces agréables après-midi, nous faisions une halte, avant de rentrer au lycée, près du marchand de marrons qui criait à tue-tête «chauds les marrons chauds». Nous voyant arriver, il se pressait à préparer les cornets et chacun y allait de sa générosité. Les consignés qui n'eurent pas la chance de s'évader en notre compagnie nous attendaient moins pour avoir les nouvelles sportives que pour récupérer les lettres contenant les réponses de leurs bien-aimées. Par ailleurs, on ne peut parler de frustration car ils avaient inventé un jeu qui consistait à jongler avec un trousseau de clés avant de les lancer dans les pourtours des robiniers (arbres plantés en 1873) qui enjolivaient notre établissement. Cette étrange distraction se généralisa rapidement et nombreux étaient ceux qui la pratiquaient mais celui qui y excellait est bien Nadir Hamimid. N'est-ce pas l'ami ? Le

Toujours en costume et cravate, faisant sa tournée d'un pas alerte et interpellant les retardataires d'une voix rauque et sévère, cet homme a toujours su nous inculquer à travers son comportement et la justesse de ses mots les notions de camaraderie, d'entraide et d'abnégation. Ce personnage au regard vif et pénétrant, qui a passé plus de 60 années dans cet établissement, était un second père pour nous tous et nul ne pourra effacer de sa mémoire les qualités humaines et le respect qu'il incarnait. C'était le regretté Cheikh Maïza. Outre les rencontres de fin de semaine, la présence des filles du lycée M. Gaïd mettait beaucoup d'engouement à des soirées organisées chaque fin de mois au cinéma «le Colysée» où nous avions la chance d'assister à la projection d'une multitude de films ramenés de la Cinémathèque d'Alger.

Les débats, dirigés par un professeur cinéphile, qui s'ensuivaient donnaient lieu à des échanges fort enrichissants qui illustraient la maîtrise des sciences sociales par chacun des élèves. Ils prenaient fin à une heure tardive où nous nous quittions en s'échangeant quelques friandises. Nous gardons dans nos mémoires des films d'exception que nul ne peut oublier, comment ne pas citer le fabuleux western *Le dernier des fédérés* qui marqua toute une génération. Un autre événement que nous ne pouvons occulter marqua aussi de par sa gran-

**Dans un silence de cathédrale, nous absorbions les mots surgissant de la bouche des professeurs à qui nous voulions tous ressembler. Leur compétence ne laissait personne indifférent.**

l'après-midi, l'administration du lycée servait comme goûter un morceau de pain et une barrette de chocolat Poulain.

Dès le retentissement de la cloche, une longue file d'élèves se formait pour réclamer leur dû. Etant externe, je n'avais pas droit à ce succulent goûter, mais c'était sans compter sur la gentillesse de BAO qui me permettait de me faufiler entre les

de quelques paragraphes, les moments de bonheur qu'ils connurent comme élèves.

Il aurait été utopique de narrer tous les événements vécus, ce ne sont là que des fragments d'une vie d'adolescent dans un lycée. Un recueil de près de 300 pages est en préparation et les camarades auront loisir à le lire sans aucun doute.

T. G.